

LA PETITE POSTIÈRE

Non, mon vieux, ne me remercie pas ! Cela n'en vaut pas la peine. Je te le dis franchement : si je t'ai accablé de cartes postales pendant mes vacances, je n'ai jamais eu l'intention de te faire plaisir. D'ailleurs, sur la petite plage où je me trouvais, tu as pu constater que le choix de ces cartes était restreint : je t'ai envoyé trois fois la vue de la gare, cinq ou six fois la vue des cabines et je ne sais combien de « bureau de poste »...

Par plaisanterie ? Non mon vieux, avec la même franchise je te l'affirme, je n'ai jamais voulu me moquer de toi. La vérité, la voici : j'étais obligé, entends-tu, d'envoyer tous les jours une carte postale. Alors j'ai pensé à toi, j'ai pensé à quelques autres amis. J'ai même envoyé des « bons souvenirs » à mon concierge dont je ne me soucie guère, et à mon chef de

bureau qui me fait enrager onze mois durant...

Allons ! Allons ! ne t'impatiente pas ! Tu vas tout savoir.

De loin, ça paraît très agréable de prendre un mois de vacances. Seulement, quand on n'a pas de famille, quand on n'est qu'un modeste employé sans relations, au budget restreint, il n'est guère facile de passer ce mois agréablement. Le petit hôtel où j'avais pris pension n'était pas cher. En revanche, le patelin manquait de distractions. Quand j'avais fumé des cigarettes sur la plage pendant deux heures le matin et deux heures l'après-midi, toutes les joies possibles étaient épuisées. Le soir, faute de casino ou même de café, je devais me coucher comme les poules. Bref, je commençais à m'ennuyer terriblement quand le hasard vint à mon aide.

Un jour, étant entré dans le bureau

de poste pour acheter un timbre, j'eus la surprise d'y découvrir la plus jolie petite receveuse qu'on puisse rêver. Figure-toi une frimousse brune et rose, grosse comme le poing, des yeux qui faisaient tout le tour de la tête, un nez drôle retroussé d'une pichenette, une bouche... on en aurait mangé comme du bon pain. Et avec cela, un sourire ! Elle ne m'eut pas plutôt passé, à travers le guichet, le timbre demandé, que j'en étais amoureux fou.

J'étais sauvé. Je savais maintenant comment passer mes vacances. J'étais sauvé... c'est-à-dire que j'étais perdu.

Tu me connais. Tu sais que je m'enflamme facilement ; mais n'ai rien de ces garçons audacieux qui font des déclarations à brûle-pour-point. Je suis plutôt timide. Bref, le premier jour, je me contentai d'admirer la jolie receveuse sans rien lui dire et, à peine sorti du bureau de poste, je cherchai le moyen d'y revenir le lendemain.

Ce n'est pas difficile ! diras-tu. En effet, j'eus aussitôt l'idée toute simple que n'importe qui eût eue à ma place. Je décidai désormais d'envoyer, chaque jour, une carte postale à toi, aux amis, à mon concierge, à mon chef de bureau et, pour affranchir cette carte, de demander chaque jour à la jolie receveuse un timbre de vingt-cinq centimes.

Dès le lendemain, je commençai mon manège. J'avais remarqué que, sitôt après le déjeuner, la poste était habituellement vide. Je choisissais cette heure. Après avoir fait l'appoint d'une carte chez une papetière, je pénétrais dans le bureau, je m'approchais de l'unique guichet et demandais respectueusement :

— Un timbre de vingt-cinq centimes, Mademoiselle, s'il vous plaît !

— Voici, Monsieur !

— Merci, Mademoiselle ! Longuement, précautionneusement, je collais mon timbre, je jetais ma carte dans la boîte et je m'éloignais. Ce n'était pas grand' chose. Pourtant, j'emportais le souvenir du sourire discret, un peu commercial, mais si charmant, de la jeune fille, comme une raison de joie pour toute la journée et, chaque fois, je me disais : « — Demain, je serai plus hardi. Demain, je tenterai de bavarder avec elle, de lui faire comprendre à quel point je l'aime. »

Mais, le lendemain, rendu plus timide encore par mon amour lui-même, je ne savais que balbutier :

— Un timbre de vingt-cinq centimes, Mademoiselle, s'il vous plaît ! Deux semaines passèrent de la sorte. Ma charmante receveuse ne paraissait nullement s'étonner de mes visites quotidiennes, de mon obstination un peu ridicule à lui demander, jour par jour, un timbre de cinq sous. En revanche, je sentais autour de moi des curiosités en éveil. A l'hôtel, on jasait sur ma conduite. Des jeunes gens qui devaient être comme moi amoureux de la receveuse, me guettaient après le déjeuner, me suivaient et parfois venaient interrompre mon tête-à-tête. Jusqu'à la papetière, chez qui je me fournissais régulièrement de cartes postales, qui me paraissait avoir deviné mon secret. Elle me disait parfois :

— Eh bien ! Je crois que vous en avez une correspondance !

Et elle me regardait d'un si drôle d'air que je ne pouvais m'empêcher de rougir.

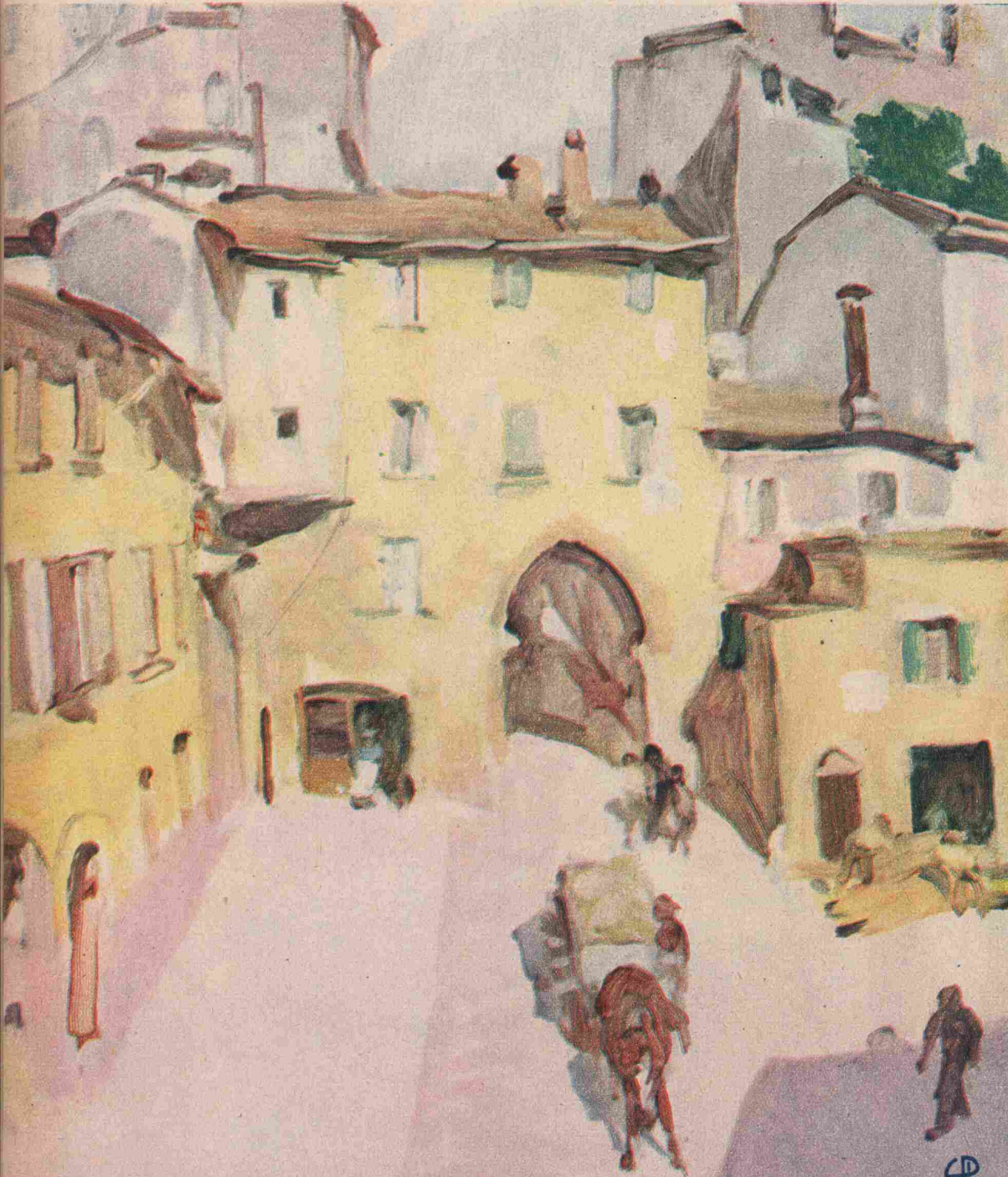
Cela ne pouvait plus durer ainsi. Un jour, je fis appel à toute mon audace et, m'étant approché du guichet, je débitai rapidement le petit discours que j'avais préparé à l'avance :

— Mademoiselle, aujourd'hui je ne vous demanderai pas un timbre de vingt-cinq centimes. Vous êtes trop intelligente pour n'avoir pas deviné que ces petits achats réguliers n'ont qu'un but, vous voir, vous admirer et vous dire enfin, comme je le fais aujourd'hui : Je vous ai... Elle ne me laissa pas achever, fit tomber devant mon nez la grille du guichet comme un couperet de guillotine et, l'œil dur, la bouche ironique, déclara :

— Si vous croyez que je suis ici pour écouter les déclarations de tous les imbéciles !

... Voilà mon histoire ! Voilà la raison pour laquelle je t'ai envoyé, pendant mes vacances, tant de cartes postales ! Mais ne va pas croire que l'aventure finit là ! Il y a une suite. La papetière chez qui j'allais tous les jours acheter des cartes postales, n'avait rien deviné comme je l'imaginai. Elle croyait, au contraire, que si je lui achetais tant de cartes, c'était d'elle que j'étais amoureux. Elle est en train de liquider son fonds. Je l'épouse le mois prochain

Roger Régis.



Emile J. Patoux

EMILE J. PATOUX
COIN DE PÉROUSE (ITALIE)